

Dimanche 22 juillet : Qohélet 4, 17- 5, 6 / Matthieu 7, 7 à 11 : Une critique de la religion

Il est fascinant de constater à quel point, sur certains sujets, la Bible n'est pas monolithique, n'ayant qu'une seule vérité valable en tout temps sous toutes les latitudes, mais qu'au contraire, **les auteurs bibliques entrent en dialogue les uns avec les autres**, ouvrant ainsi la tradition juive des débats et discussions contradictoires... ce qui nous autorise aussi à participer à cette espace de discussions que la Bible ouvre. D'où au passage, l'absurdité de l'affirmation : « La Bible affirme que.... » qui le plus souvent est un argument d'autorité qui clôt toute discussion ! On peut le constater sur des problèmes éthiques, comme sur des questions théologiques (dans l'AT : la question de la rétribution entre Deutéronome...et Job ; dans le NT : la question des œuvres entre Paul et Jacques).

Cette discussion peut aussi avoir lieu dans le domaine spirituel, de la relation de l'être humain à Dieu, du sens de sa pratique religieuse, notamment de la place de la prière de demande. **Est-ce que l'être humain peut demander qch à Dieu ? Ou n'est-ce qu'un stade infantile de la religion à dépasser ?** Derrière cette question et ce débat qui peuvent sembler secondaires est en réalité en jeu toute la relation fondamentale de l'être humain à Dieu : L'être humain est-il dépendant d'un Dieu Créateur et Père à qui il peut faire confiance ... ce qui le conduit à l'attitude humble d'appel à l'aide, de demande pour soi et pour les autres, en reconnaissance de cette dépendance ? Ou l'être humain est-il adulte, autonome, se suffisant à lui-même, considérant comme une faiblesse toute croyance en une puissance Supérieure, ce qui rend suspecte toute demande ? Un être humain adulte qui est appelé à l'action pour avoir la maîtrise de sa vie.

Ce débat présent au cœur de la Bible peut aussi être présent en chacun de nous...et peut tout à fait évoluer suivant les âges de nos existences ou les circonstances de nos vies : Telle personne très « adulte » religieusement, humaniste ou déiste, avec une vision d'un Dieu lointain qui n'intervient pas dans l'histoire peut d'un coup se retrouver à prier du fond du cœur au moment d'une épreuve insoutenable... Et telle personne très pieuse peut si ses prières ferventes ne sont pas exaucées tout abandonner par déception et sentiment d'injustice.... **Alors vaut-il la peine de mieux comprendre le débat interne à la Bible pour aussi essayer de voir plus clair dans nos débats intérieurs...** pour ne pas rester bloqués à un stade de notre développement religieux, mais pour toujours continuer à avancer dans notre cheminement spirituel.

Qohélet, le sage toujours un peu désabusé et sceptique dont nous suivons la pensée au cours de l'été semble être **un maître du soupçon de la pratique religieuse**. Pour lui, même **ce qui semble le plus sacré, le fait de se rendre au Temple, de prier, de faire des vœux est placé dans le registre de la « vanité », de la « buée », une pratique insensée !** Et je pense qu'il est sain d'avoir aussi dans la Bible une telle critique de la religion ou du moins de la religiosité. Qohélet a devant ses yeux une certaine forme de religiosité juive autour du Temple qui était contaminée par les formes païennes de religiosité – ce qu'aujourd'hui on peut parfois qualifier de religion populaire.

Pour notre sage, cette forme de piété porte atteinte à la Transcendance de Dieu ; plus grave même : au lieu que l'être humain se mette au service de Dieu et de ses prochains par l'écoute de la Parole, il cherche à mettre Dieu à son service, au service de ses intérêts égoïstes ; il **cherche à avoir une mainmise sur le divin** par des pratiques qui en quelque sorte « obligeraient » Dieu, le contraindraient à répondre et à intervenir de manière positive. **La logique est celle du donnant-donnant, pas très loin du chantage.** L'Ecclésiaste critique ainsi le culte du Temple et notamment les sacrifices, parce qu'ils engendrent une sorte de « business » avec la divinité : Je te sacrifie une partie de mes biens pour que tu me sois en retour favorable. Selon l'ecclésiaste, c'est une pratique « insensée », car elle est purement **formaliste, ritualiste, dépourvue de toute intention intérieure** ; de même, il critique l'abondance des « prières de demande », cette sorte de « **moulin à prières litaniques** » avec lequel le fidèle croit faire pression sur Dieu et noie ainsi son désir profond, sa demande fondamentale sous un flot de paroles. Il critique enfin **les « vœux » qui sont un véritable marchandage avec Dieu** : « Si tu

me guéris, alors voilà ce que je ferai pour toi » ! Un « si » qui institue des conditions au service de Dieu...Le contraire de l'inconditionnel de l'amour !

Contre cette forme de religiosité verbeuse et intéressée, l'Éclésiaste prône **une sobriété – très protestante avant l'heure- de la pratique religieuse** : L'homme ne peut pas par sa religiosité faire pression sur la divinité, Dieu n'est pas redevable à l'être humain de ses prières, de ses rites, de ses vœux, comme une sorte d'automatisme : il y a une distance à respecter : « Dieu au ciel – l'homme sur terre » et un renversement des perspectives : L'homme vient au Temple d'abord pour se mettre à l'écoute d'une Parole autre à recevoir dans le silence pour agir en responsabilité « devant Dieu » dans le monde. **L'écoute au lieu du sacrifice ; le silence au lieu du flot de prières ; l'amour inconditionnel de Dieu et des autres au lieu des vœux ;**

Mais alors, n'y a-t-il plus aucune place pour la prière de demande ? N'est-elle qu'un reliquat de cette religiosité infantile à rejeter ? Le croyant est-il devenu tellement autonome et adulte, sérieux et voué à l'action, qu'il ne peut plus simplement exprimer son désir, ses demandes, sa prière à Dieu ? **L'attitude de sobriété de l'Éclésiaste n'entraîne-t-elle pas à un terrible éloignement de Dieu « au ciel » alors que l'être humain a à se débrouiller tout seul, par ses propres forces « sur terre » ?** C'est aussi ce qu'a pu entraîner comme conséquences une piété protestante « épurée ». Mais comment alors entendre l'exhortation de Jésus à « demander pour recevoir » ? Jésus nous ramènerait-il donc en-deçà de la critique de la religion de Qohélet, un retour à la religiosité infantile ?

Jésus est pourtant aussi très critique de la religion formaliste du Temple – la fameuse scène de l'expulsion des vendeurs est emblématique et il insiste à la suite des prophètes sur l'importance de l'amour – la miséricorde- plutôt que sur le sacrifice; il rejette aussi les prières verbeuses des païens : « *Quand vous priez, ne rabâchez pas comme les païens, ils s'imaginent que c'est à force de paroles qu'ils se feront exaucer. Ne leur ressemblez donc pas, car votre Père sait ce dont vous avez besoin avant même que vous le lui demandiez* ». Et pourtant, il invite à **retrouver une naïveté seconde** afin de nous exhorter à demander. Cette prière de demande, qui a été déchantée par la critique de la religiosité païenne, n'est pas une manière de faire pression sur Dieu ou de chercher à le mettre à notre service, encore moins une forme de marchandage ou de chantage, **mais un moment important dans la relation d'amour entre Dieu et l'être humain**. Jésus insiste sur la Volonté bienveillante de Dieu à notre égard, qui est première, il le présente comme un Père aimant et non comme une Puissance arbitraire qu'il faudrait amadouer... L'être humain peut alors être à l'écoute de la Volonté de ce Père et entrer dans son chemin de vie et d'amour , là aussi comme pour l'Éclésiaste, l'écoute est première pour l'homme, mais dans cette relation, ce dialogue avec Dieu, l'être humain peut aussi faire part de ses besoins et de ceux de ses proches, de son désir profond, de ses angoisses...non pour forcer Dieu, mais pour reconnaître notre dépendance à son égard. **Demander, c'est ainsi nous situer dans notre vérité devant Dieu-** c'est renoncer à nous construire nous-mêmes pour laisser Dieu nous modeler, c'est nous situer à notre juste place de créature - avec ses limites, ses imperfections, ses difficultés devant notre Père qui veut notre bien. Demander, c'est reconnaître en Dieu celui qui donne, non seulement ceci ou cela, non seulement des biens dont nous éprouvons le besoin selon la circonstance, mais qui nous donne tout ce que nous sommes, **tout nous-mêmes!**

Ainsi, n'avons-nous pas à figer le débat intérieur, mais plutôt à cheminer : nous laisser remettre en question quand nous vivons une spiritualité un peu « magique » par la critique de Qohélet qui nous invite à une foi plus responsable ; mais aussi retrouver l'audace, le plaisir et l'humilité de « demander » quand nous pensons nous suffire à nous-mêmes et reléguons Dieu dans un Ciel lointain.

Michel Cornuz